

MEDIAS

« Culture : les citoyens sont réduits au rang de simples consommateurs »



Serge Regourd

Professeur, président de la commission culture à la Région Occitanie, publié «S.O.S. Culture»*.

« S.O.S. culture », un titre tout trouvé en pleine catastrophe du Covid ? !

Le projet de ce livre* est antérieur à la pandémie. Le titre proposé par l'éditeur était Passion culture mais j'avais opté pour S.O.S. Culture, en anticipant, si j'ose dire, sur ce qui allait se passer. De mon point de vue, le sort fait aujourd'hui à la culture dans le cadre de la pandémie, s'inscrit dans ce que j'observais depuis longtemps : la crise n'a fait que rendre explicite – et douloureux – ce qui relève de causes structurelles. C'est souvent le cas avec les crises, par définition conjoncturelles : permettre la mise au jour de causes plus profondes. C'est le propre d'une compréhension politique des événements. Depuis des années, sur le plan de l'Etat, du ministère de la Culture, il n'y a plus de véritable référentiel pour définir une politique culturelle. La nomination comme ministre de la Culture d'une personne qui officiait précédemment comme chroniqueuse des Grosses têtes aux côtés d'amuseurs comme Jean-Marie Bigard [NDLR : Roselyne Bachelot], n'est certes qu'un épiphénomène, anecdotique, mais révélateur des temps présents : imagine-t-on Malraux dans un tel casting d'amuseurs de comptoir ?

Mais Roselyne Bachelot a aussi présenté le concours lyrique international de Toulouse !

Ce n'est pas la personne, dont je ne mets pas en doute la culture, que je vise, c'est le symbole de la confusion des genres.

La culture est donc en péril depuis des décennies ?



Photo DDM, Xavier de Fenoyl

L'introduction de mon petit livre est empruntée à une scène filmée à l'Elysée voici près de 10 ans, par Yves Jeuland, grand documentariste, montrant un président de la République et son Premier ministre [François Hollande et Manuel Valls], dans l'incapacité de définir une ligne politique à leur nouvelle ministre de la Culture [Fleur Pellerin]. Ils lui suggèrent juste d'avoir des idées et celle-ci ne trouvera ensuite rien de mieux que de tenter de définir une pseudo-politique à partir d'algorithmes, visant donc à proposer au plus grand nombre ce qu'il connaît déjà ! En contradiction flagrante avec l'une des meilleures définitions de la Culture comme « le luxe de l'inaccoutumance », selon les mots du poète Saint John Perse. Quelle trace ont laissée nombre de récents ministres de la culture ? Aucune car ils se sont contentés d'une gestion du quotidien sans tenter de définir une quelconque politique culturelle.

Quels sont ceux qui font encore référence, André Malraux, Jack

“
Nombre de pseudo-solutions comme le pass Culture ne relèvent que d'un paresseux imaginaire fondé sur le marché.”

Lang ?

Oui, d'ailleurs ce sont les seuls noms qui émergent vraiment et les deux ont en commun une relation privilégiée avec le président de la République, « génial ami » du Général de Gaulle pour Malraux, grande proximité de Lang avec Mitterrand.

Vous « indignez-vous », comme l'écrivit Stéphane Hessel dans la même collection ?

L'illustre précédent de Stéphane Hessel suffisait à me convaincre de répondre oui à la proposition de ces formidables éditeurs ! Mais avant l'indignation, je plaide pour la réflexion. Comprendre pourquoi les activités culturelles n'ont pas été conçues comme essentielles pendant la pandémie. Inviter les artistes et professionnels de la culture à dépasser le stade de la simple déploraison ou revendication, légitimes mais insuffisantes. Leur sort est différent de celui des restaurateurs par exemple car la culture ne vit pas et ne peut vivre par les seules logiques du marché : la régula-

tion et les financements de la culture relèvent d'une politique de service public. Or, nous vivons une période libérale de démantèlement des services publics.

La culture est à cet égard, comme le montre la pandémie, interdépendante des politiques concernant les autres services publics comme l'hôpital public : musées, théâtres, cinémas ont été fermés car l'Exécutif craignait que les hôpitaux soient débordés, or 69 000 lits d'hôpitaux ont été supprimés entre 2003 et 2017. Bref, un mauvais traitement de l'hôpital public produit des dommages collatéraux sur les activités culturelles. On ne peut tout livrer au marché comme substitut de politique culturelle et s'imaginer que la culture seule pourrait être sanctuarisée.

Culture et citoyenneté vont-elles de pair ?

Oui, exactement. La culture relève à proprement parler d'un enjeu politique : on le sait au moins depuis Les Lumières : le citoyen se constitue par le savoir et la culture est la modalité sensible et rationnelle de l'accès au savoir. Elle est consubstantielle de l'idée même de civilisation et de démocratie. Ce que l'on nomme les territoires perdus de la République, et que l'on devrait désigner comme les esprits perdus de la République, correspondent à cette noyade de la culture. Trop souvent, les citoyens ont été réduits au rang de simples consommateurs. Et nombre de pseudo-solutions comme le pass Culture ne relèvent que d'un paresseux imaginaire fondé sur le marché.

Les librairies sont parvenues à rouvrir après des mois de protestation, pour les musées et théâtres, c'est encore S.O.S. culture...

Conjoncturellement, oui en effet mais encore une fois, le S.O.S. vaut au-delà de la crise conjoncturelle. C'est comme lorsque vous surmontez une maladie, il faut en comprendre les causes pour, si possible, éviter la rechute !

Recueilli par Pierre Mathieu

* S.O.S. Culture, par Serge Regourd, aux éditions Indigène, 40 pages, 5 €, livre papier et version numérique.



PAUL SANFOURCHE

« SEXISME STORY ». Vingt ans après Loft Story, première émission de télé-réalité sur une chaîne française, Loana, la gagnante (ex-aequo avec Christophe) attend toujours l'amour pour trouver le bonheur. C'est ce qu'elle répète dans ses apparitions médiatiques, mais pour Paul Sanfourche, journaliste de 35 ans, l'intérêt est ailleurs. Avec la complicité de la « bimbo niçoise » de 43 ans et les explications de nombre de proches, psys et producteurs, il retrace son parcours. Enfant battue et humiliée, victime de violences conjugales, figure instrumentalisée (« Produit de l'année » comme chantait Christophe Willlem), Loana Petrucciani a multiplié les tentatives de come-back et de suicide. Et parce qu'elle suscite « au mieux l'indifférence, au pire la moquerie », l'auteur détaille en quoi elle illustre le sexisme ordinaire des médias. *Ed du Seuil, 325 pages (sans cahier photo, on n'est pas dans le peuple), 19 €.*



ETIENNE MOUGEOTTE

« POUVOIRS ». Mort le 2 décembre 2020, l'ancien Président Valéry Giscard d'Estaing n'aura pas eu le plaisir de lire les pages qu'Etienne Mougeotte lui consacre dans « Pouvoirs ».

« C'est vrai, j'étais giscardien comme d'autres journalistes sont gaulistes, chiraquiens ou mitterrandistes », écrit celui qui dirigea de nombreux médias : France Inter, Radio Classique, Télé 7 jours, Le Journal du Dimanche, le Figaro... Confessions entre deux siècles, ce livre de souvenirs remonte 50 ans d'information, depuis les débuts sur « Radio Barricades » (Europe1) pendant mai-68 à la présidence actuelle du groupe Valmonde, qui comprend les très droitières « Valeurs actuelles ».

Mais c'est par son passage à la tête de TF1, de 1987 à 2007, que le grand public a pu le connaître, et qu'il le reconnaît parmi tous les noms du petit écran qui se croisent dans son ouvrage : PPDA, Anne Sinclair, Laurent Ruquier, Michel Drucker, Jean-Pierre Pernaut, etc. *Editions Calmann Lévy, 338 pages, 18,90 €.*

ETIENNE MOUGEOTTE

Pouvoirs



LIVRES

par Sébastien Dubos



Hommes des tempêtes
Frédéric Brunquell
222 pages, 19 €
aux Editions Grasset

AVIS DE TEMPÊTE

Réalisateur de nombreux documentaires, Frédéric Brunquell a eu la très bonne idée de compléter son film « Hommes des tempêtes », par le récit du même nom. Avec lui, on va partager l'ordinaire des cinquante-cinq marins embarqués en Atlantique Nord, à bord du plus grand chalutier français, le plus ancien aussi. Le « Joseph Roty II » promène sa carcasse d'acier au large de Terre-Neuve dans les eaux glacées et pas forcément toujours poissonneuses. Pendant de longues nuits et des journées interminables il chasse le merlan bleu pour en faire du surimi. C'est en le voyant passer le pont levant de Saint-Malo que Frédéric Brunquell a eu l'idée de monter à bord avec sa caméra. Ouvrir le livre, c'est plonger dans la

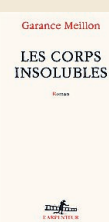
grande aventure de la pêche au large, loin des côtes, loin de la sécurité qu'elles peuvent procurer, loin des hommes aussi. L'écrivain-réalisateur propose un récit où vont se mêler l'aventure, la grande, et l'imprévu. Là, c'est une énorme tempête, la tempête du siècle qui va propulser le grand bateau dans un improbable espace-temps. C'est grand, c'est puissant, ça frise la mythologie de ce grand métier (« Le Grand métier » publié aux Editions Terre Humaine en 1977 par Jean Recher). C'est également formidablement humaniste quand Frédéric Brunquell, entre deux secousses et en attendant que le filet remonte, raconte le quotidien de ceux qui vivent à des milliers de kilomètres de chez eux la plus grosse partie de l'année. Il

ya ceux qui ont perdu leurs illusions dans un port lointain. Ceux qui se sont attendus par leur belle. Ceux qui doutent de l'avenir dans ce métier. Plus qu'une fresque, c'est une formidable plongée dans l'intime, intimité partagée le temps d'une tempête qui fera craindre le pire, l'engloutissement, le « perdu corps et biens ». Et il flottera un parfum surréaliste, baigné d'une étrange atmosphère quand les moteurs s'arrêteront, loin des terres et loin des hommes seuls au monde. Depuis, le bateau est reparti en chasse de bancs de poissons toujours plus rares. Il reste ces descriptions, les vagues de quinze mètres qui dévalent sur le bateau, les corps ballottés dans des bannettes soudain trop étroites. Il reste aussi la grandeur des hommes et la solidarité des gens de mer.



Une saison douce
Miléna Agus
166 pages, 16 €
aux éditions Liana Levi

Dans ce petit coin de Sardaigne, ils arrivent, et par dizaines. Longues silhouettes efflanquées, on sent qu'ils ont froid et qu'ils ont eu froid, qu'ils ont faim et que ça ne date pas d'hier. On sait qu'ils ont enduré l'indécible en traversant la Méditerranée. Dans ce village loin de tous et de tout, on les appelle les envahisseurs. Et on les regarde avec méfiance. Certains vont dépasser leurs peurs, peurs ancestrales, celle de l'autre, de l'étranger. Ils vont tendre les mains. Se forme alors dans ce coin perdu de Sardaigne, une certaine idée de l'espoir, comme une renaissance d'humanité.



Les corps insolubles
Garance Meillon
249 pages, 18,50 €
chez L'Arpenteur

Camille enserre les bras autour de Samuel. Tous deux traversent Paris la nuit sur leur moto. Ils filent dans la nuit humide et Camille fait défiler sa vie. Ou plutôt la vie d'avant sa vie. Celle de son père, Frédéric, qui va survivre à une enfance chaotique et parviendra à survivre, puis à vivre. Celle de sa mère, Alice, qui ne rêve que de danse, loin des plans qu'ont faits pour elle ses parents, des gens bien installés à Dijon. Et ces deux êtres vont se rencontrer, poussières d'étoiles dans l'infini, ils feront corps, ils vont s'aimer, se quitter. Naïtra Camille, qui leur rend le plus beaux des hommages.